

De la nature au réel
(Post-Scriptum aux Brisures du réel)

Eric Clémens

L'enquête, quasiment une plongée, menée auprès des philosophies de la nature et de certains développements récents en physique et en biologie, une recherche qui a donné naissance à mon livre *Les brisures du réel*¹, peut-elle me pousser à de nouvelles méditations ?

Avant d'y répondre effectivement, reprenons-en les points saillants. Le premier aura été de tendre vers la « chose même » appelée traditionnellement « nature », à rebours de la désertion de cette exigence, principalement du fait de la prolifération exclusive des considérations épistémologiques. L'étude des « méthodes » scientifiques (ou de leurs « conditions de possibilité ») a délaissé celle de l'objet ou des objets que les sciences, chaque science du reste, faisaient apparaître. Tout langage est une fiction au sens d'un façonnement de signes, mieux au sens du façonnement d'un langage second depuis le langage des signes établis², pour approcher du réel. En ce sens, la fiction épistémologique, c'est le façonnement mathématico-expérimental de parts, de sections ou de ponctions, du réel. Les modes d'approche spécifiques découpent le réel pour le saisir. Mais si leur découpe symbolique n'est pas imaginaire (si elle est fictionnelle et non fictive), que découvre-t-elle par-delà ou en deçà des approches scientifiques, de leurs formulations mathématiques et de leurs développements expérimentaux et techniques ? Telle est la première question qui s'est imposée à mes lectures. Et la réponse au moins négative aura été la reprise des déconstructions de toute idée d'une « nature » comme ensemble d'éléments ponctuels déterminés par une chaîne de causalités et de finalités. La nature comme Un-Tout n'existe pas, rien d'étonnant si la « philosophie de la nature » n'existe plus.

L'enquête en question a porté sur un double domaine d'où a jailli encore le second point saillant. Du domaine philosophique, à travers Aristote, Kant et Whitehead avec Merleau-Ponty, il est ressorti la signifiante de la mobilité. Depuis sa découverte grecque, il apparaît que la

¹ *Les brisures du réel. Essai sur les transformations de l'idée de nature*, Bruxelles, Ousia, 2010. Cité BR.

² Eric Clémens, *La fiction et l'apparaître*, éditions Albin Michel, Collection Bibliothèque du Collège International de Philosophie, Paris, 1994,

« nature » serait « le même différent/con-tenant dont nos perceptions et nos connaissances ne saisissent le passage que comme événements » (BR, p. 91). Et de quelques domaines scientifiques résulte un double déplacement. Tout d'abord, il apparaît que, non seulement la confusion entre la nature et l'univers doit être rejetée, mais que l'idée de « nature », même prise en ce sens trop large, a perdu la plupart des repères, matériels et spatio-temporels, qui lui étaient attribués. D'où, ensuite, la désignation de « réel », désormais la seule utilisée en micro- comme en macro-physique, dont émergent les « signifiances » – une formation de sens ouverts à l'hors-sens qui n'est pas le non-sens – de *mobilité*, déjà amplement présente dans l'histoire de la philosophie, et de *brisures*, sans les repères matériels et spatio-temporels fixes de la trajectoire d'un élément premier, fût-il subatomique...

Mais cette présentation est sans doute trop abrupte... Reprenons les choses un peu autrement. Ce qui frappe d'emblée dans l'enquête sur la dite « nature » est l'effort plus ou moins rigoureux d'unification qui oscille entre deux pôles : le vitalisme et le mécanisme. Cependant, la croyance en un principe vital universel s'estompe progressivement dans l'histoire (sans pour autant disparaître totalement) au profit de la recherche des régularités dans les mobilités physiques. Mais le mécanisme lui-même ne doit pas être compris sur le modèle d'une horlogerie réglée, excluant le hasard et l'indétermination. Qu'en est-il dès lors, à l'issue de l'enquête, toute approximative qu'elle soit, vu l'ampleur du sujet ?

Il est significatif que, d'Aristote à Kant, de la *kinèsis* (pouvoir originaire de la mobilité par soi de la *phusis* ou nature dans la perspective aristotélicienne) à la *Bewegung* (mobilité aux forces attractives et répulsives qui régissent l'ensemble des phénomènes, c'est-à-dire la nature dans la perspective kantienne), le *mouvement* apparaît comme essentiel. Et il est remarquable que Kant rejette la confusion qu'il appelle « hylozoïste » (littéralement de « matière vivante ») qui consiste à doter la matière en mouvement des propriétés de la vie sur terre. Quant aux sciences, surtout la physique, qu'elle analyse la force gravitationnelle ou les trois autres forces (électromagnétique, nucléaire forte et faible), de la microphysique à l'astrophysique, elles se sont presque entièrement mathématisées, évacuant tout principe final explicatif et même tout principe causal linéaire : pour l'analyse scientifique, il y a et il n'y a que des *relations interactives*. Ce que la biologie elle-même, sous l'impulsion du darwinisme, a confirmé de son côté avec la sélection naturelle et l'adaptation aux prises avec le hasard.

Autrement dit, si l'analyse des interactions (physiques) ou la combinaison des éléments (bio-chimiques) sont désormais seuls en question dans les sciences, non seulement les connotations vitalistes de la « nature »

prise en un sens trop général doivent être entièrement écartées, mais l'idée même d'une « philosophie de la nature », avec ses présupposés principiels ou ses causalités simples, quels qu'ils soient, ne peut que ramener des confusions. Ne reste que la reprise descriptive des phénomènes du réel à travers les langages des sciences, une description qui, sans détermination a priori, montre une mobilité énergétique toujours « de passage » par des brisures – qui ne sont pas des cassures – de l'énergétique-quantique au moléculaire-chimique au cellulaire-biotique, voire même à l'imaginaire-sémiotique (animal) et au langagier-symbolique (humain)... Encore ne faut-il présumer aucune téléologie, aucun programme finalisé, dans cette présentation provisoire de la stratification du réel par les discours des sciences – et même n'y voir aucune évolution hiérarchisée... Les strates en question n'ont abouti à l'existence humaine qu'en un seul cas, tandis que, dans son immensité, l'univers connu ne doit être décrit qu'en termes physico-chimiques. Pour mettre les points sur les i : rien ne vient attester d'un « dessein intelligent » qui orienterait l'évolution de l'univers, encore moins d'un « principe anthropique » qui la déterminerait en direction d'un « sommet » humain. Ce qui ne signifie pas qu'aucune question de langages pour la pensée, telle celle que pose la notion de « vide quantique », ne subsiste, fût-ce au titre d'énigme sans solution.

Le réel désigne donc un ensemble ouvert qui comprend aussi bien le plus insaisissable (ce qui n'est plus isolable en éléments fixes et que tente de mathématiser la théorie des « cordes » – vibrations énergétiques formatrices des quarks, gluons, et nucléons à l'origine des noyaux atomiques...) que le plus familier (les mondes humains historiques et leurs aménagements culturels de la terre) ou le plus fascinant (l'univers, à la fois limité et infini, feuilleté d'énergies par couches ou strates entrecroisées dont l'élasticité sous-tend, sinon masque, l'espace-temps courbe d'énergie-matière en expansion). Sans oublier, ce qui est pour nous le plus vital du réel, la terre, la terre des mondes historiques avec les corps des humains !

À partir de là - enquêtes, déconstructions et descriptions -, j'ai tenté de refaçonner des signifiants aux phénomènes « Le corps, la terre et le jeu ». D'une part, le corps apparaît humain en tant que corps formé dans l'inexpérience (le corps humain naît comme corps inexpérimenté) du champ logo-phénoménal (tout phénomène pour nous transparaît à travers un langage) des brisures, divisions et nouaisons, de ses éléments - des éléments à la fois biologiques et symboliques ou, si l'on veut, psychiques et culturels, mais hors dualisme. D'autre part, la terre apparaît en tant que biosphère, littéralement « englobement » de « singularités » qui sont celles de la vie, notion difficile à cerner sinon en tant qu'issue de « la double brisure

dans les imbrications de la matière(-énergie) et dans la disjonction du milieu(-environnement) qui signifient l'événement émergeant et l'évolution perpétuée d'auto-per-formations » (BR, p.172).

Quant à la question du jeu, signifiante du réel, elle introduit une « méditation » de l'enquête, restée jusque là au plus près des philosophies et des sciences concernées. Le réel, l'irreprésentable, s'y voit confirmé en tant que mobilité de brisures, mais selon un jeu et un temps du jeu repensés à partir du « renversement phénoménologique » de son concept chez Johan Huizinga. Pareil jeu ne signifie plus une imitation seconde, mais un façonnement, entre hasard et régulation, formateur de monde. S'y adjoint une signifiante de la temporalité, par-delà les apories classiques du temps, « tracement de l'ek-statique persistant de la donation (de l'événement) » (BR, p. 191) qui permet de rassembler la méditation du réel.

Cette méditation finale approfondit le sens de « brisures », qui ne signifie nullement la rupture, mais une réarticulation, par formations et imbrications de « briques » (de formations physico-chimiques, de concrétions biologiques, de figurations sémiotiques, de langages symboliques, etc.), en jeu dans la mobilité du réel. S'y trouve esquissée la relation jouée entre le jeu du réel et notre jeu formateur de monde, non sans qu'une dernière fois ne se pose la question de « l'impossible à représenter » : « Le jeu des brisures de la mobilité permet-il de penser la cohésion dans la cohérence mécanique, la cohésion dans la cohésion biotique/sémiotique *et* la décohésion ou l'absence de cohésion dans l'aléatoire ? Sans omettre l'ouverture de la cohésion dans la cohésion/décohésion symbolique ? Et, en travers, ce jeu des brisures de la mobilité permet-il de penser le jeu du réel dans les brisures des diverses cohésions ? L'énigme sans mot est le dernier mot. » (BR, p. 206).

*

À partir de sciences, tenter de penser ce dont elles font l'expérience sans qu'elles ne l'affirment philosophiquement, n'est-ce pas une façon de télescoper le dernier dualisme, celui de l'ontique et de l'ontologique ? La physique en premier ne met-elle pas à découvert l'ontologique dans l'ontique – l'énigme dans le savoir, le dire dans le montrer, le phénomène dans la déconstruction, le simple dans le nommé...

Ce que la métaphysique (l'onto-théo-anthropo-logie) appelle « nature » par nostalgie de nos croyances – en priorité celles en l'absoluité de la raison et de la perception pour fonder la causalité universelle –, cela exclut le temps du réel et ampute la pensée rationnelle de sa conscience de fiction.

Les « lois de la nature » ne sont pas en soi a priori, mais des régulations évolutives de relations (plutôt que de régularités idéelles) approchées du réel dont nos théories saisissent tant bien que mal les « propriétés » de « powers ». Et celles-ci sont-elles autre chose que des conflits de tendances chaotiques aux issues contingentes ?

Ce que la pensée du jeu met à découvert, c'est une issue aux apories métaphysiques : de ses dualismes et de ses dichotomies. Mais, plus radicalement encore, elle permet de sortir du dilemme de l'un et du multiple. Pour le dire autrement, on n'échappe pas à l'ontothéologie par l'ontopolythéologie ou à la dualité par la multiplicité. Il y a jeu de l'un multiplié du réel.

S'il faut parler dans les termes du débat entre constructivistes et réalistes, je dirai avoir voulu relever le défi de l'anti-idéalisme en montrant la place en creux du réel dans le fictionnel *et* ce qui pouvait s'en « dire » (ne pas s'en « taire » !).

Aucune loi, aucun principe, aucune idée ne peut rendre compte ou raison du réel, mais dans son magma et son vide le jeu perdurant des brisures du mobile apparaît - signifiante du réel sur laquelle s'oriente toute recherche...

Toute approche du réel – qui, pour nous êtres parlants, corps formés depuis l'inexpérience « naturelle », passe par un langage (verbal, gestuel, affectif, technique, etc.) – est approche formatrice de notre relation au réel. Chaque langage de chaque science, tel le langage de la chimie et a fortiori celui des mathématiques, façonne aussi cette relation, est fictionnel (nullement fictif, nullement irréel) : dans une relation au réel qui com-porte du réel.

Approcher d'une pensée du réel par l'ouverture d'un autre langage implique de ne pas prendre au mot univoque les significances de jeu, mobilité, brisures... Ce qui veut dire au moins : jeu n'est pas imitatif (et joue face au hasard), mobilité n'est pas sans instabilités dans les trajectoires (ou trajectoires stochastiques comme celle qui se manifeste avec telle planète du système solaire)³, brisures exclut rupture et inclut

³ Autre exemple : si 400.000 ans après (l'hypothèse du) Big Bang commence le dit « âge sombre », la re-ionisation d'environ 300 millions à 1 milliard d'années permet l'apparition (lumineuse) des premières galaxies d'étoiles par *brisures* des atomes d'hydrogène !

transformations... Ces significances sont celles-là même de l'histoire - la seule logique du réel est son historicité.

Dans la mobilité symétrique hors-temps du chaos sans qualité, réel, le hasard d'une ou plusieurs brisures laisse se produire des jeux inchoatifs susceptibles de formations.

Contre et loin des apories de l'idée de création, que dire de l'incrée ? Le plus plausible porte à considérer des champs quantiques dont le vide signifie un état d'énergie minimal symétrique, mais dont la pluralité et les fluctuations signifient les discontinuités entre champs. Celles-ci forcent des transitions formatrices (cordes cosmiques ?) : « transitions de phase » qui se produisent dans des brisures de symétrie !

Tentations de l'analogie ? En tout cas, celle entre le jeu du hasard et de la nécessité en biologie exportée en physique... Car s'il y a des régularités dans la formation et le fonctionnement de la matière-énergie-espace-temps, n'est-ce pas par une sélection-adaptation – un déséquilibre chaotique se stabilisant lorsque sa brisure permet son évolution ou au moins sa perpétuation... Que le réel comprenne l'histoire des régulations de ses chaos stochastiques inchoatifs se passe de tout préjugé créativiste et finaliste.

Ni Démocrite, ni Descartes : aucun « élément » fût-il subatomique ne rend compte du réel ou de sa prétendue structure initiale qui, du même coup, ne se pense pas « partes extra partes ». Mais son énigme tient aussi à son ensemble - l'unicité de son ouverture – c'est-à-dire au non-isolement de ses partitions. Hors le moindre principe a priori !

Compréhension élargie du réel – inintelligible ! Lacan avait eu le génie d'apposer le réel du sujet au réel de la macrophysique (défini triplement par ce qui revient à la même place, ce à quoi je me cogne et ce qui disparaît ou fait trou) et permis de distinguer le réel de la réalité (la transformation fragmentaire du réel en monde). L'expérience des sciences, singulièrement celle de la microphysique, révèle du réel son extension infinie : le déjà-là de la mobilité et de ses brisures !

Toute découpe et toute représentation, épistémologiquement nécessaires, sont ontologiquement, sc. réellement, errantes.

L'a priori corrélationnel est indéterminé.

S'il n'y a pas d'espace et de temps a priori (qui sont conçus comme des contenants donnés) du fait des immatérialisations d'énergie illocalisable et intemporelle (ou réversible), force est de reconnaître qu'il y a des spatio-temporalisations : des formations spatio-temporelles de matérialisations.

Comprendre – en particulier la physique mathématisée – est-ce intuitionner ? Nullement si cela ne correspond qu'à notre expérience quotidienne et usuelle. Comprendre la Relativité demande par exemple d'intuitionner à neuf l'espace et le temps, leur relation relative à ... Quoi ? Sinon la mobilité : l'espace-temps est mobile, il n'y a pas d'espace et de temps donnés immobiles (a priori, fixés, localisés ou instantanés). Minimum de la nouvelle intuition...

Les sciences nous amènent à saisir « la » raison dans la diversité de ses modes d'effectuation. Que signifie alors l'unité du réel ? Non pas que « le » réel est le rationnel. Ou que ses « lois » doivent être unifiées... Mais qu'il n'y a pas deux réels, seulement l'unicité du jeu du réel dont les régulations du chaos inchoatif – béance et magma – sont susceptibles de saisies rationnelles différenciées et historiques. En ce sens, le réel est un jeu temporel de régulations du hasard (du chaos inchoatif en perpétuelle temporalisation) que les sciences tentent de relever dans leurs approches diversifiées.

(Ce qui n'introduit en rien l'idée de plusieurs mondes ou univers, ni quoi que ce soit d'irrationnel, mais désigne la rationalité historique des sciences aux prises avec le jeu temporel du réel.)

Il y a un temps (hors de/dans) de l'éternité ? Un temps hors de l'hors-temps ?